L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : Rue de Chartres, No 73. NOUVELLE-ORLEANS, DIMANCHE MATIN, 6 AOUT 1871. 44me Année—Vol. XLIV.

DUFOUR & LIMET,
PROPRIÉTAIRES-ÉDITEURS.

NOUVELLE-ORLEANS.

DIMANCHE MATIN, 6 AOUT.

VENTES A L'ENCAN DE DEMAIN, LUNDI.

Pour les détails, voir aux annonces.

Par le Shérif, à midi, à la Bourse des Marchands et des Exportateurs, rue Royale. — Un bateau-vapeur à le Deuxième District, faisant face à la rue Orléans. — Aussi, la barge J. M. Bailey telle qu'elle se trouve aujourd'hui sur le fleuve Mississippi avec droits.

Par Hoffman, Marks & Co., au No 38 de la rue Chartres — marchandises sèches et fagotage.

ATTENTION !

Propriétés améliorées de valeur et bargains à vendre par le shérif.

Nous appelons l'attention publique sur les ventes à encan qui auront lieu demain, à midi, à la Bourse des Négociants et des Encanteurs, rue Royale, par le ministère du shérif, d'un terrain et toutes les bâtisses et améliorations qui y se trouvent, situées rue d'Orléans, entre celles Bourbon et des Remparts, Deuxième District, et de Charles J. M. Bailey.

Voir aux annonces.

Faites imprimer vos factures, cartes, etc., au "Picayune Printing Office", propriété des rues Camp et Perdido.

La Discorde Intestine.

Le radicalisme ne tue pas un parti à l'abri de la discorde ; au contraire tout parti radical porte en lui-même le germe de toutes les dissentions, de toutes les divisions et de toutes les querelles. Le radicalisme ne réglementa pas, ne modère pas et ne persuade point. Il ne sait et ne connaît que le droit, et pour quiconque d'une suspicion éternelle, la méfiance naturelle des hommes et des choses, engendre chez lui une inquiétude qui le dévore et qui finit par le tuer, et tout radicalisme porte en soi la cause de sa propre ruine. Cela s'est vu de tout temps dans les révolutions humaines. Cela s'est vu dans tous les pays qui ont demandé un situation politique, économique ou sociale, et cela se voit maintenant en Louisiane.

Le parti radical a tout envahi, tout séparé et tout soumis à sa domination. Il a dans ses mains la plus vaste puissance qui pouvait sans bornes : il dicte les lois, les fait exécuter à sa façon ; il a pour lui tous les instruments irresponsables, instruments qu'il protège, défend, et sauve au besoin ; il ouvre de son omnipotence irrésistible non-seulement les bouches qui lui sont dévouées mais encore les yeux qui manifestent pour lui le fanatisme zélé ou la moindre condescendance. Ce parti radical est même si largement en possession qu'il ne distingue plus ses partisans de la veille et ceux du lendemain, tout est bien venu au prémier qui lui apporte un peu de complaisance et semble lui faire entrevoir quelque service. Gens du pays, gens du Nord, gens de toutes les sections du continent et gens de toutes les nationalités, tous sont bien venus qu'il suffisant à lui avec les armes de la servilité. De ce que vous avez fait de ce que vous avez été aujourd'hui, il ne vous demandera pas compte ; il ne demandera seulement ce que vous voulez faire et à quel saint vous donnez votre foi. Vous n'étiez pas radical hier, peut-être ; mais vous avez été radical aujourd'hui ! Rejoindre ceux-ci et le parti vous accepte, le parti vous protège, vous soutient, vous promet une place, la plus possible, et si elle tarde à venir, il en fait une tout exprès pour vous, et vous prive avec le meilleur coeur de la ville ou de l'Etat.

Cette politique a enfoncé d'abord grand nombre. Pouvant faire sentir partout sa puissance jusque dans les Cours de justice et dans la plus haute est de la création, elle s'est étendue sur l'Etat comme la peste et a moissonné d'hommes sagaces très purs et très sains en ont été infectés. Mais de la même surgit pour cette politique une cause de destruction. Son extension la détruit et la divise. Il est bon de devenir fort, mais pas au point de faire entrer dans les partis des éléments honteux de se trouver agrégés et qu'un attendant que occasion de les trahir.

Dans leurs, les anciens membres se trouvant débordés par l'affluence des nouveaux et se jugeant menacés même dans les positions qu'ils occupent, cherchent tous les moyens de se raffermir en formant un parti dans le parti même. C'est ce que tâchent de faire aujourd'hui le lieutenant-gouverneur Dunn, l'orateur de la Chambre Carter et quelques membres de la Législature qui ne objets de la haine dont M. Warmoth dispense aujourd'hui les faveurs ministérielles. Il est certain que M. Warmoth incline d'un côté quand M. Dunn incline de l'autre. L'indécision de race est pour beaucoup dans cette affaire. Le gouverneur est porté à vouloir ce que le lieutenant-gouverneur veut, mais et vice versa. De là les antipathies ; de là l'antagonisme entre les deux hommes.

Mais si cet antagonisme se comprend pour ce qui les concerne, il ne se comprend pas pour ce qui concerne les fonctionnaires des Etats-Unis qui ne sont jetés dans cette affaire que par leur position ou leur intérêt. On est étonné d'y voir M. Casey, ami intime du président des Etats-Unis, et collecteur de la douane ; on est étonné d'y trouver M. Packard, marshal des Etats-Unis. Qu'importe à ces messieurs que M. Dunn se querelle avec le gouvernement ? Ils ont avec lui un bonne intelligence ! Pourvu que les deux autorités soient pour Grant et elles ne peuvent être pour qui autre, en vertu de leur passé, c'est-ce pas cont ce qu'ils peuvent dire. Avec la réélection de Grant, M. Casey est pour quatre ans de plus à la douane et M. Packard pour quatre ans de plus à marshal qui représente ici l'exécutif fédéral. Les deux places étant fort belles et ayant toujours fait la fortune de ceux qui les ont occupées un certain temps, nous ne croyons pas que les titulaires actuels cherchent à monter plus haut qu'ils aspirent à quelque chose de plus lucratif.

Nous voyons aussi que M. Lowell, orateur de la Législature de 1868, et aujourd'hui maître de poste, a embrassé le parti de M. Dunn s'efforce d'organiser en Louisiane encorte quelque ce qui est fédéral et contre M. Warmoth. C'est une ressource puissante et redoutable et beaucoup de gens commencent à croire qu'elle aura le dessus.

Pour nous qui n'estimant pas plus un parti que l'autre, n'apportons dans cette affaire d'autre intérêt que celui de chroniqueur, nous nous trouvons parfaitement à même de juger avec impartialité non du mérite mais des chances de cette guerre intestine. Le résultat, très probablement, nous trouvera indifférent. Cependant si le parti dissident était animé d'une de ces haines féroces qui sacrifient tout au plaisir de voir crouler un édifice avec l'architecte qui l'a élevé, nous pourrions espérer quelque chose des élections prochaines, et alors très naturellement nous ferions des vœux pour le parti qui, sans le vouloir précisément, nous prêterait la main. Mais la haine dont il est question et qu'on affirme existe-t-elle réellement ? et en la supposant capable d'abandonner jusqu'aux principes pour amener la chûte de M. Warmoth, ce résultat serait-il assuré ? C'est fort douteux.

Pour consolider l'existence du parti républicain on a donné à M. Warmoth un pouvoir dictatorial ; on lui a donné le pouvoir de contrôler les votes de l'Etat, sans qu'elle soient annoncés ; on lui a donné le pouvoir d'enregistrer, d'inspecter, de compter et de manipuler ; on lui a donné enfin le pouvoir d'être lui-même les candidats qui lui conviennent, comment penser qu'il ne s'en servira pas ?

M. Lowell, orateur de la Chambre qui passa cette loi d'élection extraordinaire, M. Dunn, président du Sénat qui l'approuva, doivent la connaître. Qu'ils regrettent de l'avoir appuyée, soit ? Mais elle existe et son exécution est dans les mains de leur adversaire. M. Warmoth, qui en permettra plus l'escamotage. Ils peuvent en être sûrs. Mais ce qui est le levier avec lequel ils voudraient remuer la Louisiane contre l'Existé qui a d'ailleurs dans chaque Etat un bon nombre de créatures dévouées ? C'est là un moyen de force infaillible. Par ce moyen, l'exécutif a les campagnes ! Il a sous une grande partie de la paroisse d'Orléans. Il faudrait que la convention prochaine fît des mirabilis pour renverser une influence à l'élévation de laquelle tout travaillé avec ardeur ceux-là même qui s'en montrent aujourd'hui les ennemis les plus violents et les plus acharnés. Or, les miracles sont rares ; toutefois la politique en offre des exemples merveilleux. Nous verrons.

CHRONIQUE LOCALE.

AFFAIRE HOUSTON GUÉRIN.—M. Field, avocat, envoyé pour M. James Houston, a adressé, Hôtel de ville, rapporteur Hotelhain une requête dans laquelle il demande que ceux qui ont soit admis à caution. M. Field fonde les conclusions de sa requête sur les faits suivants : que Houston a pour mis un assassinat simple, et non un infanticide ; qu'il fait, au moment où il a tiré le coup de feu, dans l'exercice de ses fonctions de député-shérif de la Première Cour de District ; qu'il exécutait les fonctions de sa charge par ordre de la Cour, et que le recorder a le droit d'admettre à caution tout prévenu hors le cas où il n'existe pas d'accusation capitale.

Le capitaine McCann, sur l'affidavit duquel Houston a été arrêté, a comparu devant le cour du recorder. Il a déclaré n'avoir aucune connaissance des circonstances dans lesquelles Houston avait tiré sur Guérin. Il ignore s'il y a eu de la part du prévenu, préméditation ou non ; et il ne sait absolument que ce qu'il a appris par ouï-dire.

Le capitaine McCann a été le seul témoin cité par la cour.

Après l'avoir entendu, le recorder Hotelhain a accordé les fins de la demande et admis Houston à être relâché sous caution de $10,000. Deux personnes ont servi de sécurité au prévenu. Ce sont le général-sénateur Campbell et M. Beloit.

La politique ne serait pas, dit-on, étrangère à cette tragique affaire. On sait que le parti radical est divisé en deux fractions : la faction Warmoth et la faction Dunn-Carter. Or, s'il faut en croire les on-dit, celle-ci, en vue de la prochaine Convention, se serait assuré les services de Guérin et de quelques autres individus de la même trempe. On ajoute que dans la crainte des troubles possibles à l'occasion de la Convention radicale, le gouverneur aurait demandé la présence des troupes des Etats-Unis.

NOUVELLES D'ARTHUR GUÉRIN.—Au moment de mettre sous presse, nous apprenons que l'état d'Arthur Guérin a empiré. Il est déclaré une inflammation des intestins qui a le caractère le plus grave.

COTON DE L'ANNÉE.—MM. Bouligny et Eschapon ont reçu, avant-hier, par le steamer R. L. Hodge No. 2, la première balle de coton récolté, cette année, en Louisiane. Cette balle leur a été expédiée par M. A. Person, planteur de la rivière aux Cannes, paroisse de Natchitoches.

UN PONT A REPARER.— On nous informe que le pont du canal du Vieux Bassin, dans l'axe de la rue Claiborne, est en si mauvaise condition, que les piétons courent un y passant, grand risque de tomber à l'eau. Nous signalons le fait à qui de droit.

VOL.—Hier, vers quatre heures, l'officier de police McGee aperçut un homme monté sur le toit de la maison qui est située le café d'Autotio Fernandez, à l'angle des rues Baronne et Perdido. Se voyant découvert, l'individu sauta à terre et prit la course. Mais l'officier McGee avait, paraît-il, de meilleures jambes que le malfaiteur, et grâce à son agilité, il parvint bientôt à l'atteindre. Malheureusement, le voleur avait un compagnon qui, plus adroit que lui, était parvenu à s'échapper. Le partage du butin avait été fait au préalable ; mais le propriétaire du café a pu du moins rentrer dans la moitié de ce qui lui avait été soustrait.

AVIS D'ASSESSMENT, Nos 63, 64 & 65.—Voyez à la colonne des avis spéciaux la mort de N. J. Thuxton, Elizabeth Carrafa et Jos. A. Celles, payable au bureau de la Société Louisianaise d'Assistance et de Bienfaisance Mutuelle et d'Assurance sur la Vie, rue Carondelet, No 120.

La grande réputation dont jouit le BAUME PECTORAL AUX NAVETS INDIENS de Lanlade est justement méritée, car chaque jour il donne les preuves les plus convaincantes de son efficacité et de sa supériorité. Il n'est pas de toux, rhumes, catarrhes qui résistent à son action remarquable

Les voyageurs d'autrefois disaient qu'il ne fallait pas s'embarquer sans biscuit. Il n'est plus question de biscuit depuis que la vapeur a donné des ailes aux navires et a abrégé la durée des voyages. Les gens d'expérience ont le précaution disent maintenant qu'il ne faut pas se mettre en route sans quelques flacons de l'excellent AMER PEYCHAUD. Ce bitter remplace avantageusement tous les préservatifs pharmaceutiques passés et présents, et fait merveille à la ville comme à la campagne, en été comme en hiver, en tout temps et en tout lieu.

AVIS AUX AMATEURS DE MUSIQUE.—Qu'ils aillent entendre au Bismarck, la grande fantaisie pour cithare, avec accompagnement d'orchestre.—Solo par M. Auguste Pretzel.

On est vraiment heureux, dans cette saison, de trouver une liqueur qui soit une boisson à la fois agréable et hygiénique. C'est le double but que remplissent les WANATA GUACO BITTERS, véritable stomachique par excellence, qui est aussi un excellent préservatif de la fièvre jaune.

M. Thiers a voulu se rendre compte par lui-même des résultats de l'explosion de Vincennes hier matin, à sept heures, il arrivait sur le lieu du sinistre accompagné de M. Lambrecht.

Les deux visiteurs furent reçus par le maire de Vincennes et par le commandant de fort ; mais leur visite fut nécessairement incomplète ; car on ne peut encore approcher de l'endroit où se trouvaient établis les dépôts de munitions et les poudrières ; on chasse à 1 mètre tant ce qui n'a pas encore pris feu et on enlève y être arrivé ; cependant les plus grandes précautions ont été prises pour éviter toute chance d'un nouvel accident.

M. Thiers et Lambrecht sont partis à sept heures et demie, après avoir reçu au maire de la malheureuse localité, à titre d'aumône personnelle, le premier 3,000 fr. et le second 2,000, pour être distribués aux habitants les plus éprouvés.

—On lit dans le *Constitutionnel* :

— Nous sommes autorisés à démentir les bruits relatifs à une entrevue entre M. Thiers et M. Delcassé. Aucune conversation n'a eu lieu dans ces derniers temps entre le chef du pouvoir exécutif et l'ancien ministre de la guerre et de l'intérieur.

DERNIERES DÉTAILS

SUR LA CATASTROPHE DE WENTWORTH.

Le jury du coroner s'est réuni hier pour la seconde fois et a remis derniè ce jour, à mardi, 10 heures, pour permettre aux sections nous passer le verdict n'est pas encore connu.

On a retrouvé un morceau de la chaudière qui, avant-hier, avait lancé hors du bateau par l'explosion. Ce morceau pèse 97 livres. Il a cinq pieds de long. Il est dans chaudière qui, avant-hier, a été la cause de la mort de plusieurs personnes. Le gros de la chaudière a été retrouvé à plusieurs centaines de pieds du lieu de l'explosion. Le gros de fer est noirci, excepté sur une ligne de quelques millimètres de diamètre. D'après cela, cette fracture d'une partie de la chaudière a été, en un instant, de la nature des bris mis entre les deux parties de la chaudière. Il devait exister d'une pression un peu forte pour déterminer la rupture et l'explosion.

On rapporte qu'un des directeurs du Staten Island Ferry serait dit : "Les journaux ont établi toute sorte d'histoires pour faire retomber la faute sur nous, pour qui on dorait avoir le plus de responsabilité." C'est pousser trop loin l'indifférence de la vie humaine. Fédir ré-sénateur à Cuba, le Fédir ré-sénateur, le Fédir ré-sénateur, le Fédir ré-sénateur